

PROLOGUE

— Je voulais vous poser une autre question, Ancien Frêne. Et si un enfant naissait avec un œil noir et un œil gris ? Pourrait-il *voir* ?

— Si un tel être naissait, j'ose espérer que les protecteurs de son village feraient le nécessaire pour étouffer ses tout premiers souffles. Un tel être mourrait au moment où il déclencherait la *vue*, Embrun, il n'y a aucune autre possibilité. Ce serait lui épargner le risque d'une mort violente que de le tuer à la naissance.



À travers le bois obscur, sol de cendres et cimes de désespoir, l'esprit renard avançait. Il fallait le suivre, il connaissait le chemin. Les quatre membres de bois foulaient sans crainte la poudre grise. Deux bras, humains, bougeaient avec une élégance gracile dans l'air empesé de maléfice. Sur le dos fertile, pissenlits, trèfles, violettes et boutons d'or oscillaient à chacun de ses pas. Il s'arrêta, le froissement des herbes cessa. Les oreilles rondes, couvertes d'une fine couche de mousse, vibrèrent un instant, l'une se tourna vers l'arrière. Le corps presque humain, au-dessus du corps animal, pivota, révélant une face dénuée de la moindre expression. Un masque couvert de mousse, sans bouche, narines ou sourcils, juste percé de deux immenses yeux ronds, d'où émanait cette lumière froide et pourtant si chaleureuse.

Un lûmi.

La créature végétale tendit une main délicate vers lui, comme lors de leur toute première rencontre, en rêve.

Le tintement d'une cloche dans le village le tira du monde des songes. Sous le drap, Merle préféra l'immobilité paresseuse à la prompte énergie des êtres

enthousiastes – ou des enfants qui n’avaient pas encore atteint l’âge des soucis adolescents. C’était la deuxième série de coups. Ce qui voulait dire qu’un pot des *coule-le-temps* avait été rempli, il n’en restait plus qu’un avant le zénith. Ce qui voulait surtout dire qu’il était en retard.

Nullement dérangé à cette idée, les paupières à peine entrouvertes, il passa son *chupan*, vêtement traditionnel des montagnes. Pan droit sur pan gauche, chaque matin il formait le symbole du Y masculin. Un bâillement sonore lui ferma les yeux, l’empêchant de voir la statuette à terre qui manqua de le faire tomber. S’il y avait moins de bazar, ça ne serait pas arrivé, lui aurait dit sa mère. Elle n’était pas là. Merle pouvait répandre le désordre sans craindre la réprimande, et laisser ces dizaines de sculptures de *lùmii* envahir sa chambre. Avec leurs corps cylindriques et leurs têtes en boules percées de deux trous, elles étaient bien loin de la merveilleuse complexité des êtres qu’elles représentaient.

Hors de la chambre, il n’ouvrit pas davantage les paupières. Inutile de détailler les deux autres portes, closes, personne ne les ouvrirait, de toute façon.

Son pas traînant, qui faisait grincer chaque lame vieillie du plancher, le mena jusqu’à l’escalier à pente raide qu’il connaissait depuis qu’il avait appris à marcher. Par prudence, il préféra tout de même le descendre à la façon des enfants : les fesses sur une marche, qui glissaient sur la suivante par la poussée des bras et des jambes. En bas, il fit une pause pour tenter à nouveau de sortir de cette somnolence persistante.

Ce fut l’effluve d’une boisson épicée qui parvint enfin à l’en tirer, lorsqu’il entra dans la pièce à manger. Ses

paupières se soulevèrent enfin. Un œil gris, l'autre noir, rencontrèrent les deux gris de l'homme à la table du petit déjeuner. Entre deux interminables cascades de cheveux blancs, un sourire illumina la peau sombre que l'hiver et l'absence de soleil avaient fini par griser.

— Bon matin, charmante bouille de crapaud déterré. Encore prévu d'être en retard ?

— Bon matin, Castagne, répondit le traînard d'une voix qui ne muait qu'à peine, alors qu'il s'effondrait sur l'une des chaises de bois. Je serai en avance quand je serai sûr de ne pas y croiser des brutes nésrégies sans aucune cervelle.

— Roc, encore ?

— Qui d'autre ? maugréa Merle en attrapant le bol tendu. Mais maintenant qu'Embrun est de retour en classe, il la ramène un peu moins. Embrun pourrait lui casser la figure si seulement il voulait.

— Embrun est plus mature que Roc, Merle. Il sait que sa force ne doit pas être utilisée contre les plus faibles... Mais dis, mon neveu, reprit Castagne avec un sourire retrouvé, c'est toi qui dois être le plus heureux du retour d'Embrun !

Castagne était d'un naturel aussi bavard que jovial. Dans son village natal, Merle n'aimait personne autant que son oncle, à la fois le père et le grand frère qu'il n'avait plus.

— Je suis content de le revoir, oui, mais je ne comprends pas pourquoi il est revenu dans notre vallée perdue. Tous les albens rêvent de rejoindre les gardiens des sources, non ? C'est là que vont les plus forts ! s'emporta-t-il en brandissant un poing devant lui.

Castagne s'amusa de cet enthousiasme, qu'il finit tout de même par tempérer. Non, tous les albans, même les plus forts, ne souhaitaient pas rejoindre ces guerriers d'élite. Merle se calma face à cette légère mélancolie qu'il percevait souvent chez son oncle quand ils abordaient le sujet des combattants. Ce qui était injuste, c'était que certains, comme Castagne ou Embrun, n'aient pas voulu embrasser leur destinée, pendant que d'autres, comme Merle, rêvaient d'en avoir une semblable.

Les règles étaient ainsi. Seuls les yeux gris pouvaient déclencher la *vue* et produire la lumière blanche nécessaire pour affronter les monstres de l'invisible. Avec un œil noir aux côtés de son œil gris, Merle connaissait bien son handicap, mais...

— Oncle Castagne, commença-t-il avec appréhension. Hier, Embrun m'a dit qu'il n'était pas si sûr que mon œil gris ne puisse pas déclencher sa lumière et...

La jovialité de l'homme à côté de lui s'évapora, comme à chaque fois. Le bol claqua dans un bruit sec lorsqu'il le reposa sur la table, faisant taire son neveu aussi vite.

— Tu sais très bien que tu ne pourras jamais déclencher la *vue*, Merle.

— Mais, Castagne ! Et si mon œil gris était comme les tiens ? Ce n'est pas parce que j'ai ce maudit œil noir que l'autre ne pourrait pas...

— On en a déjà parlé des milliers de fois, Merle, fils de Ruine. Tu ne pourras jamais *voir*, tu ne dois jamais chercher à *voir*, c'est à moi et aux autres albans de te protéger. Maintenant, je ne veux plus parler de ça, décréta Castagne d'une voix parentale inflexible. Et inutile de me faire ce regard-là.

Merle ne s'arrêta pas de le dévisager avec toute sa colère d'adolescent frustré, alors que son oncle descendait vers le foyer. Le plancher de la pièce était ouvert pour laisser apparaître un sol en dalle pierreuse, où un feu cuisait les galettes de blé des montagnes. Les galettes, trop chaudes, se mirent à léviter juste au-dessus des mains de Castagne, comme s'il tenait des plateaux invisibles, jusqu'à tomber dans leurs assiettes. Ce qui n'apaisa pas du tout la frustration de Merle.

— Pff. Je croyais que ton *double* servait à protéger le village, et pas à servir le petit déjeuner parce que tu as la flemme de faire comme tout le monde. Si maman apprenait ça...

— Mais tu ne diras rien à ta mère, n'est-ce pas ? Ce serait dommage qu'elle abîme ton oncle chéri que tu aimes si fort, non ?

La réplique arracha un sourire au grincheux. Ils finirent le repas dans une ambiance allégée par leur complicité. Castagne rassembla les assiettes, sans utiliser ses pouvoirs cette fois.

— Dépêche-toi d'aller te préparer, Merle. Qu'on ne m'accuse pas d'être la raison de ton manque de ponctualité notoire !

— Je t'accuse tous les matins et tout le monde sait que c'est à cause de toi que je n'arrive jamais à l'heure en classe. Mais l'érudite te pardonne, je crois qu'elle t'aime bien.

— Oh ! C'est vrai ?

— Non. Je rigolais. C'est juste parce que t'es un alban et qu'elle a trop la trouille de vous pour oser te réprimander.

— T'es un petit futé, toi, rit Castagne en ébouriffant la chevelure noire déjà bien assez ébouriffée de son neveu. Allez, file, avant que j'utilise mes pouvoirs pour te nettoyer l'arrière des oreilles !

Merle détestait qu'on touche à ses cheveux, et plus encore à ses oreilles. Il bondit hors de la pièce et gagna la salle d'eau, l'autre pièce de la maison où le plancher s'ouvrait sur le sol moussu, deux marches plus bas. Un chemin de pierres étroites menait à une dalle lisse, sur laquelle était posé un large pot de terre cuite, rempli d'eau.

Une eau froide.

Ça avivait le corps, disait Ruine. L'eau chaude rendait mou. Il frissonna en se savonnant et se dépêcha de rincer la mousse sur son corps amaigri par une nouvelle poussée de croissance qui ne le rendait pourtant pas bien haut. Devant la plaque de métal poli qui ne lui renvoyait qu'un semblant de reflet, il tenta d'organiser cette masse indisciplinée de boucles. *Il n'y a jamais rien eu à faire pour les domestiquer, de toute façon*, songea-t-il avant d'attraper la longue bande de tissu posée sur un tabouret à trois pieds.

Son corps n'en avait jamais assez des bizarreries. Comme si des yeux hétérochromes n'étaient pas suffisants, la puberté lui avait fait pousser des seins de future *maliavi*, celles qui pouvaient porter la vie et faire naître des enfants. Lui ne voulait pas être une maliavi. Ni même une femme. Il voulait devenir comme Castagne et être un vrai garçon, normal. Les guérisseuses du village n'avaient rien pu pour lui. Elles lui avaient juste conseillé d'accepter sa condition certes spéciale, mais *a priori* sans danger, et bien meilleure que d'autres, moins chanceux.

Relativiser ne l'aidait pas du tout. Merle détestait ce corps si bizarre et, tant qu'il ne serait pas plus à son goût, rien n'y ferait. Ne pouvant pas étirer son corps vers un gabarit comme celui de Castagne, ne pouvant pas plus changer la couleur de ses yeux, il se vengeait sur la dernière difformité physique qui le complexait. Il serra fort la bande autour de ces mamelles inutiles jusqu'à retrouver un buste plat, bien caché sous le haut à capuche noir et le chupan blanc au bord orange.



Merle attendait Castagne sur le perron de la maison perchée sur ses pilotis. Tout comme les autres habitations du village, la charpente de bois apparaissait, formant des motifs géométriques d'autant plus visibles grâce à l'enduit clair entre les traits sombres. Les chaumes plus vieux avaient grisonné comme la tête des anciens, tandis que les plus jeunes gardaient leurs teintes dorées.

À l'image de leurs habitants, les bâtiments avaient l'air d'un groupe où chaque membre se ressemblait, tout en restant unique, à sa façon. La comparaison ne s'arrêtait pas là. Plus haut, près de l'austère *kossen* – la maison du village où se prenaient les décisions –, les mesures se faisaient plus cossues. Venaient ensuite les cabanes de célibataires albanais, puis les maisons plus sommaires du reste des villageois, les néronis. Peu de ces maisons-là avaient cuisine et salle d'eau, contrairement à celle de Ruine où vivait Merle. Les néronis se retrouvaient dans les bâtiments communs pour manger ou se laver.

L'un d'eux, au large sourire, salua Merle d'un geste de la main que le garçon lui rendit, plus circonspect. L'homme aux iris noirs, survivant d'une trentaine d'hivers comme Castagne, mais qui n'avait jamais pu s'exprimer correctement, se dirigea vers les cabinets d'aisances extérieurs et se mit au travail. Un travail de néroni.

Merle détourna la tête, répugné. C'était ça, son avenir, à cause de cet œil noir de malheur.

Son oncle l'empêcha de ruminer davantage ces sombres pensées, l'attrapa d'un bras complice par les épaules et l'emporta de son pas dansant, qui faisait rebondir le chignon fourni à l'arrière de sa tête. Gêné, l'adolescent finit par se dégager rapidement. Ils n'étaient pas seuls ! Tous les habitants du village semblaient être sortis des maisons pour profiter de l'air printanier, leur nez remontant de leurs ouvrages à chaque mouvement perçu sur les chemins de pierres plates.

La neige avait terminé de fondre. Une corvée de moins pour Merle, les néronis et les jeunes nésrégis, qui devaient s'atteler au dégagement des chemins à chaque intempérie. D'autres corvées allaient prendre la suite pour quiconque n'était pas un protecteur. Tondre les moutons serait l'une d'elles, pesta-t-il intérieurement alors qu'un troupeau de masses laineuses à quatre pattes sortait de la bergerie sous les ordres d'une jeune femme aux cheveux aussi noirs que ses yeux. S'il voulait avoir une nouvelle couverture pour l'hiver, Merle allait devoir mettre la main à la laine. C'était la règle. Impossible de profiter des fruits du labeur commun si on n'y participait pas.

Son pas s'arrêta devant le panneau d'affichage au bord du chemin principal où il chercha l'information qui le

concernait plus qu'aucune autre. Il se rembrunit un peu plus en la trouvant.

— *Opa* a changé de coiffure, on dirait.

Merle n'utilisait jamais sans ironie cette appellation affectueuse réservée aux pères. Son *imoti*, son géniteur, ne méritait aucune affection.

Sur le bois, épinglé par un clou, était affiché le portrait dessiné d'un homme aux longs cheveux blancs emmêlés, à la barbe hirsute et au regard inquiétant accentué par la maigreur sous les pommettes. L'effet était voulu. Impossible de représenter un traître criminel comme quelqu'un de sympathique. Merle sentit une nouvelle amertume sur sa langue en lisant ce « recherché pour haute trahison ».

— On dirait bien, répondit Castagne en approchant le bout de son nez busqué de l'avis de recherche.

— Maman ne pourrait pas faire un petit effort pour enfin l'attraper ? Que j'arrête d'être le fils du criminel en fuite...

Un criminel qui échappait à son jugement grâce à un talent rare, presque unique. Corbeau était un combattant de légende dont on vantait les exploits autant qu'un traître dont on maudissait les choix. Un seul autre protecteur pouvait rivaliser avec lui, disait-on : Ruine, la mère de Merle.

— Drôle de destin, tout de même, pour ces deux-là, de devoir se donner la chasse, commenta un Castagne pensif, l'index en crochet contre son menton imberbe.

— Oui, drôle de destin, maugréa Merle en pivotant pour reprendre son chemin. Et comme si ça ne suffisait pas, ils ont fait un gamin tête de bois néroni qui s'est

bêtement fait tuer, et une demi-portion avec un œil noir qui finira par récurer les pots à m...

Une claque à l'arrière du crâne le dissuada de continuer. Castagne était pénible, à toujours le décoiffer ! Merle remarqua ensuite que son oncle semblait avoir pris dix hivers d'âge. Il ne souriait plus du tout, les sourcils blancs sur la peau sombre se firent impitoyables.

— Ne parle plus jamais comme ça de toi et de ton frère. Corneille est mort, et les morts méritent tous le respect, peu important les sentiments qu'on a eus à leur égard de leur vivant. Ensuite, chacun a un rôle dans le village et aucun n'est dévalorisant. Qu'on soit alban et qu'on doive risquer nos vies pour protéger les autres, ou néroni et qu'on doive travailler pour que la vie fonctionne, tout le monde doit trouver son utilité. Alors du respect, gamin, ou je vais te l'apprendre à coups de corvée, tu vas voir !

— Arrête un peu, grommela le neveu en réorganisant ses boucles brunes. On dirait presque un ancien.

— Oh, moi je vais t'apprendre !

Merle n'eut aucune chance face à la rapidité surnaturelle de son oncle et se retrouva prisonnier de ses bras musclés, dont le coude droit se frottait vigoureusement sur sa tête. Il fallut invoquer le nom de Ruine – après la vaine menace d'aller se plaindre aux anciens – pour affaiblir la prise et s'en dégager. Furieux, Merle fit face à son oncle, le poing gauche battant sa cuisse, l'index droit levé devant son visage.

— Si j'avais deux yeux gris, Castagne, tu peux être sûr que tu ferais moins le tyran avec moi ! Je serais aussi fort que maman, et je te mettrais la bonne raclée que tu mérites !

Il n'était peut-être qu'un protégé incapable de se battre contre un alban, entraîné à affronter bien pire qu'un petit adolescent furibond, mais il avait tout de même sa fierté !

Castagne, comme d'habitude, finit par éclater de rire face à sa colère juvénile, une hilarité immédiatement transmise à Merle. Impossible de se disputer bien longtemps avec Castagne.

— Bon, allez, mon neveu chéri qui est tellement plus mignon quand il sourit, je te laisse ici. Je pense qu'aucun malin ou monstre ne t'attaquera sur la route de l'école.

— Il y a bien pire que les malins et les monstres dans ce village, répliqua Merle en perdant immédiatement sa bonne humeur.

— Si tu étais un peu plus en avance, tu ne le croiserais pas. Cours donc en classe. Ah, et ce soir, c'est Chien qui te garde. Sois gentil avec lui, hein !

— Oh non, pas lui... Pourquoi ça ne peut pas être toi, encore ?

— Parce que, mon cher neveu que j'aime si tendrement, il se trouve que, si ta mère est un maître alban, son petit frère n'est pas un mauvais non plus, et ils ont besoin de moi pour veiller à l'extérieur du village. File, maintenant, et assume que c'est toi tout seul qui te mets en retard.

Merle décocha un dernier sourire complice et bondit sur les pierres du chemin dans une course effrénée. Avec un peu de chance, il ne tomberait pas sur *lui*.



Assez éloigné pour ne pas se faire remarquer, Merle aperçut Roc, qui riait aux éclats en s'éloignant de trois jeunes néronis. Le plus grand d'entre eux était tombé entre deux pierres. Le bourreau hilare et sa victime courroucée auraient pu se ressembler, puisque ces deux-là étaient sortis du ventre de la même maliavi. Leurs imotii différaient, tout comme chez de nombreuses autres fratries du village. Merle préféra éviter Rivière en bifurquant sur un autre chemin de pierre. Le garçon aux yeux noirs était le seul néroni qui lui en voulait ouvertement d'avoir un œil gris, une chance de devenir un jour un alban. Merle avait eu beau tenter d'expliquer que c'était faux et qu'il resterait un *aveugle* lui aussi, Rivière n'entendait rien.

Pas le temps de se disputer encore avec lui, il devait se dépêcher. Le bâtiment de la classe en vue, Merle comprit immédiatement qu'il était trop tard pour une entrée en toute discrétion. Un amas de jeunes se pressait contre le barrage symbolique que représentait Lettrine, l'érudite chargée de leur éducation. Pas très haute, pâle et rose de peau, ses rondeurs amaigries par l'hiver ne remplissant

plus le chupan à bord brun, elle ne pliait jamais devant ces adolescents qui auraient pu chercher à l'intimider.

Merle se glissa derrière une maison et prit le pas de course. Il avait enfin une chance ! Il allait pouvoir faire croire qu'il avait été à l'heure tout en évitant de trop s'approcher de Roc et des autres jeunes nésrégis du village. Occupée à sermonner les retardataires, Lettrine ne le verrait pas.

Évidemment, la fenêtre du fond était fermée pour garder la chaleur du poêle. Le froid piquait encore dans les montagnes. Il tapota du bout de l'ongle sur le carreau. De l'autre côté, un garçon d'à peu près son âge, aux cheveux aussi blancs et au visage aussi rond que la pleine lune, tourna lentement la tête vers lui. Aucune expression ne vint animer ses traits quand il se leva pour ouvrir la fenêtre, pas davantage quand Merle rampa à travers celle-ci.

— Merci, Embrun, encore une fois, murmura le garçon redevable en gagnant sa place contre un des murs couverts de cartes, de planches anatomiques ou botaniques et de dessins d'enfants.

Embrun se rassit sans rien dire. À l'entrée, le barrage Lettrine laissait couler le flot des six retardataires. Rivière et ses deux amis néronis filèrent à leur place tandis que Roc, plus grand et plus musclé que tous les autres, passait en essayant d'attirer tous les regards sur lui. Derrière lui venaient les deux autres adolescents nésrégis du village, de futurs albans dont les cheveux, à l'instar d'Embrun, perdraient leur couleur d'origine pour prendre celle des guerriers capables de *voir*. En attendant le jour où ils verraient leur premier malin, ou monstre, Roc avait des

cheveux châtons, Diamant les avait légèrement cendrés, et Amande, la seule jeune fille négrée du village, avait une rousseur crépue toujours incroyablement volumineuse.

Si Roc était sorti de sa phase enfant rondouillet avec la puberté, il n'en était pas de même pour Diamant. Celui-ci gardait ses rondeurs et un visage encore juvénile, avec ses sourcils fins et son petit nez droit. Il semblait également à Merle que sa voix ne muait pas beaucoup. Le problème était que Diamant ne parlait presque jamais, et tout le monde le laissait volontiers dans son silence. Il avait ses raisons, tous avaient fini par les respecter.

Amande, au contraire, aimait faire entendre sa voix dès que possible en chantant. Son timbre rauque était somptueux et enchantait les soirs de fête. Tout comme Roc qui exagérait sa démarche pour attirer les regards à lui, la jeune fille se mouvait avec une élégance charismatique. Son pas chaloupé mettait en valeur sa poitrine, son ventre et ses hanches, des formes adipeuses déjà adultes que les autres filles lui enviaient, en attendant d'avoir les leurs. Merle, comme tous les autres, ne pouvait s'empêcher de la regarder.

Tous les autres ? Pas tout à fait. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il nota qu'Embrun, le poing planté dans une joue mollassonne, ne prêtait aucune attention à la flamboyance assumée d'Amande, pas plus à la virilité caricaturale de Roc. À côté de lui, Automne, sa sœur aux cheveux blancs longs et raides, semblait encore plus perdue dans un monde connu d'elle seule. Merle ne l'avait jamais entendue prononcer le moindre mot et se demandait à quoi elle pouvait bien servir, dans la défense

du village, puisqu'elle n'obéissait même pas à l'érudite lors des cours.

Le frère et la sœur étaient les seuls albans de la classe, les seuls dont les pupilles émettaient de la lumière en présence de l'invisible. Leurs iris gris se cachaient derrière d'épaisses paupières qu'un pli épicanthique effilait au coin des yeux. Beaucoup de gens au village avaient des paupières similaires, comme toute la famille paternelle de Merle. Embrun et Automne en faisaient d'ailleurs partie, puisque leur père était le cousin au second degré du père de Merle.

Lettrine demanda le silence à une classe que Roc perturbait par ses fanfaronnades. Heureusement, l'érudite n'avait pas la langue dans sa poche. Quand il demanda à sortir pour aller s'entraîner à « casser le masque de chaque malin, monstre ou taré de rogue qui les contrôle et ainsi pouvoir protéger les fesses d'*aveugle* de son frère », elle lui rétorqua qu'elle avait préparé un exercice simplifié pour lui. Les plus jeunes l'ayant réussi la veille, elle ne doutait pas qu'il parvienne à en venir à bout, même si ce n'était pas aussi terrifiant qu'un malin. La rumeur rieuse qui éclata dans la classe n'était pas au goût de Roc, qui tenta de faire peur à certains camarades pour les dissuader de s'en amuser. Rivière lui tira un bout de la langue revanchard.



Dans le village, le rythme de la vie de chaque habitant était d'une régularité notable, segmenté en plusieurs périodes tout au long de la journée. Il y avait le lever,

le matin, le zénith, le déclin, le soir et la nuit. Tous connaissaient leur rôle et le respectaient sans opposition. Une seule sorte d'événement brisait cet ensemble d'habitudes bien établi.

Les attaques de monstres.

Une néroni interrompit la classe pour glisser un mot à l'oreille de Lettrine. Tous ses élèves comprirent à son expression horrifiée qu'une autre attaque avait eu lieu, probablement assez proche du village pour être préoccupante. L'érudite annonça la fin de la classe. Pourquoi devait-elle partir, elle que la protection du village ne concernait pas ? Merle se souvenait qu'elle venait d'ailleurs, et qu'elle ne vivait sur cette montagne que depuis six saisons. Peut-être son village natal avait-il été attaqué ?

Un silence soucieux accompagna son départ. Par réflexe, Merle chercha la réaction du seul guerrier alban de la classe, Embrun. Il ne trouva que deux sièges vides et une fenêtre ouverte, qu'il se dépêcha d'aller fermer. Les enfants étaient trop énervés par la situation pour remarquer la disparition du frère et de la sœur alban, qui avaient utilisé leurs *doubles* pour se volatiliser.

— Qui c'est qui veut aller voir ce qui se passe ?

La voix gaillarde de Roc fit sursauter quelques élèves. Le nésrégi sauta sur ses jambes, étira ses bras derrière sa tête de façon à bien montrer sa musculature, avant de se tourner vers Amande et Diamant, les seuls êtres humains dignes de respect à ses yeux dans cette pièce. Diamant en était, Amande accepta à son tour.

— Vous pouvez toujours essayer, railla Rivière de cette voix amère qu'il ne réservait qu'à son frère, mais les alban vont vous dégager, comme à chaque fois.

Merle n'était pas assez curieux pour rester avec cette masse nerveuse d'enfants. Il avait d'autres activités prévues et rien ne l'empêchait de partir.

Sur les pierres du chemin, ses pensées ne faisaient que le ramener aux monstres et aux malins, malgré sa volonté de ne plus y songer. C'était un monstre qui avait tué Corneille. C'était un monstre qui avait failli le tuer. Si son frère ne s'était pas sacrifié pour lui sauver la vie...

La bouche tordue par cette vieille sensation d'effroi, il vérifia la présence du mur d'enceinte, épaisse palissade de troncs taillés en pointe, gardé par plusieurs tours de guet où se relayaient les protecteurs. Il ignorait la réelle efficacité de cette muraille. Pouvait-elle tenir face à l'assaut de monstres affamés ? Ou bien n'était-ce que la présence des guerriers aux cheveux blancs et aux yeux lumineux qui les protégeait du danger ?

Quand il voyait les moutons laineux dans les bergeries, il se disait que ceux-là étaient chanceux d'ignorer qu'ils ne devaient leur survie prospère qu'à une bande d'humains chargés de leur protection. Contrairement à eux, Merle n'ignorait pas. Ce sentiment d'impuissance le rongait depuis qu'il était en âge de comprendre les dangers au-dehors des murs, depuis que son frère était mort.

Tout ça à cause d'un œil noir.

Merle accéléra le pas vers la bâtisse devant lui et grimpa jusqu'au porche. Un frisson désagréable continuait de lui harceler la nuque.

— Tu es en avance aujourd'hui, Merle, lança la voix enjouée d'une jeune femme dans la cour intérieure de la bâtisse.

La néroni aux cheveux fins et noirs, ramassés en chignon pour travailler, était concentrée sur son ouvrage. D'un geste assuré, son pied donna un coup au tour pour raviver son mouvement.

— Nous avons une nouvelle commande pour la maison de Montagne, tu ne seras pas de trop pour m'aider ce matin.

— Embrun vient à peine de revenir et ils se battent déjà ? commenta l'adolescent en descendant les marches pour gagner la grande dalle centrale de la cour intérieure.

Une mousse et des plantes rases tapissaient la terre, à l'exception de ces pierres plates et arrondies, de plusieurs pas de diamètre pour les plus larges. Sur ce sol minéral, des seaux, des outils, le tour de potier sur lequel la femme faisait descendre la terre tournante pour former une assiette. Merle sut immédiatement ce qu'il avait à faire et s'occupa d'entretenir le mouvement rotatif pour libérer la potière de cette tâche.

— Je ne me plains jamais d'avoir du travail, mais je plains les enfants qui m'en donnent, involontairement. Ce Montagne... Une vraie plaie. Il n'est pas content que son fils revienne au village ? D'accord, il a le droit, mais ça ne lui donne pas le droit de lui balancer la vaisselle au visage.

— Tu sais, Eau, je vis juste à côté et je n'ai jamais vu Embrun blessé. Ni Automne, d'ailleurs. C'est plus souvent Montagne qui sort avec des bleus. C'est une étrange famille. Je n'y comprends pas grand-chose.

— Moi non plus, et ce ne sont pas nos affaires. Passe-moi la baguette à tes pieds, s'il te plaît.

Merle obéit en songeant à Embrun. Celui-ci n'avait jamais parlé ni ne s'était plaint de son père et de la façon dont il était traité. La veille, lors de leur discussion entre leurs maisons, il n'avait pas plus répondu à la question de Merle. Pourquoi être revenu au village chez un père aussi violent, alors qu'il pouvait aller où il voulait en tant qu'alban et jeune guerrier prodige ?

Dans le cadre de l'entrée, Merle et Eau virent passer deux albans pressés. Eau retourna à son ouvrage, une tension perceptible dans son attitude. Merle avait besoin d'en parler...

— On dirait qu'il y a eu une attaque.

— Oui, on dirait bien. Elles sont de plus en plus fréquentes, à croire qu'il y a quelque chose qui a réveillé les malins et les monstres...

— Tu penses à... *eux* ? Tu crois qu'ils sont de retour ?

Merle perçut un frisson d'angoisse glisser sur Eau. La potière avait figé ses gestes un instant à la pensée de ce qui les effrayait tous les deux.

— Tu connais le dicton, lâcha-t-elle en retrouvant une assurance dans ses gestes, il suffit d'une seule feuille de lentille d'eau pour recouvrir une mare.

Les lentilles d'eau étaient des plantes à la capacité de multiplication extraordinaire, particulièrement utiles. Gardées dans des récipients à l'intérieur des maisons, elles pouvaient être mangées quand la nourriture devait être rationnée, lors des rudes mois d'hiver.

Une seule lentille d'eau...

— Parfois, j'entends des trucs, sur mon père, continua Merle en perdant son regard dans les gestes hypnotiques de la potière. Certains disent que c'est à cause de lui si la

secte a réussi à survivre... C'est peut-être lui, la dernière lentille d'eau qui en a produit d'autres...

Eau ne répondit rien. Merle sentait que cette confiance la gênait. Parler de Corbeau, le traître, était un interdit dans le village, si bien qu'on ne prononçait plus son nom qu'en murmure. Personne ne parlait du protecteur qui s'était retourné contre le peuple qu'il devait protéger pour rejoindre ses plus redoutables ennemis.

Les rogues.

Une image apparut dans les pensées de l'adolescent, bercé par le bruit du tour. Des silhouettes indistinctes, des hommes et des femmes, menaçantes. Leurs yeux brillaient d'un éclat vermillon ardent, une lumière qui leur permettait de contrôler les cauchemars dissimulés dans l'invisible. Monstres et malins étaient leurs armes.

— Eau... Tu sais, toi, comment les albans font pour devenir des rogues ? À l'école, certains disent qu'ils le deviennent en faisant des sacrifices humains, de néronis surtout, et que ça leur permet d'acquérir le pouvoir de soumettre les monstres à leur volonté. J'ai entendu que c'est ce qu'il s'est passé, il y a seize hivers. Qu'ils ont tué et sacrifié tous les néronis des villages pour affronter les autres albans dans une guerre sanglante...

— Qui t'a raconté ça, Merle ? Ce ne sont pas des histoires pour les enfants.

Merle perçut la gêne qui continuait de grandir chez la potière. Il retint ses questionnements malvenus, se rappelant à temps qu'Eau avait été une des enfants survivantes des massacres. Si les rogues avaient décimé tous les adultes et les vieillards, ils avaient néanmoins

épargné les plus jeunes et les quelques adultes au cerveau qui resterait toute leur vie comme celui des enfants.

Tous les habitants du village, sans exception, avaient perdu au moins un membre de leur famille lors de ce conflit sanglant contre les albans corrompus. Sans cet épisode obscur de l'histoire des montagnes, Merle aurait pu connaître son grand-père paternel, un oncle, et quelques cousins. S'il n'en avait pas éprouvé directement les effets traumatisants, il n'avait pas moins hérité de la peur que provoquait l'évocation de la secte et des rogues qui la composaient. Comme les lentilles d'eau, il suffisait d'un seul élément corrompu et tout pouvait recommencer.

— Ma mère les traque, fit Merle, comme pour les rassurer tous les deux dans l'ambiance embarrassée de l'atelier. Castagne dit que ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne disparaissent pour de bon. Elle les aura, tous.

— Puisse-tu avoir raison. Nous ne vivrons en paix qu'une fois que tous ces maudits corrompus auront été mangés par les charognards et les vers. Oh non, qu'est-ce que je raconte... Cette assiette est fichue maintenant, elle porte une malédiction.

Eau se leva d'un bond nerveux pour jeter l'assiette déformée dans un seau.

— Arrêtons de parler de ça, veux-tu ? C'est à ton tour. Et n'oublie pas, tu dois être concentré sur ta tâche. Ne pense pas à tout ça quand tu tournes, tu pourrais mettre de mauvaises intentions, de la peur ou de la colère dans l'eau et la terre.

Merle était entré en apprentissage depuis l'été précédent. Comme chaque néroni destiné au travail, il lui

avait fallu trouver un métier. Sans se poser de questions, il s'était dirigé vers la sculpture et la poterie. L'art de créer des lanternes en forme de lùmi était un des seuls réconforts qu'il trouvait dans sa vie monotone. Merle devait néanmoins garder à l'esprit que les assiettes et les pots étaient plus utiles. Il fallait donc s'atteler à la corvée artisanale qui l'ennuyait.

Eau pouvait le laisser seul sans aucune crainte, aussi vaqua-t-elle à d'autres occupations dans l'atelier. Quand elle passa dans une pièce attenante, qu'elle ne put plus le voir agir, Merle se précipita vers la terre « maudite » qu'elle ne réutiliserait plus, par superstition. De sa poche, il sortit un morceau de tissu prêt à servir, l'humidifia et récupéra la terre. Le paquet bien emballé, il le glissa derrière un des pilotis en attendant de finir ses devoirs.

C'était grâce à cette terre volée que Merle pouvait réaliser les sculptures d'esprits qui envahissaient sa maison.



Au déclin bien avancé, Merle sortit de l'atelier, prêt à affronter une soirée désagréable. Chien, son surveillant de la nuit, ne parlait pas, ne riait pas, ne râlait pas. Le seul amusement possible avec lui était de chercher à le faire sortir de ses gonds. Un jeu bien puéril auquel il ne jouerait pas, ce soir-là...